

U  
N  
E  
C  
O  
N  
T  
R  
E  
-  
E  
N  
Q  
U  
Ê  
T  
E  
D  
U  
C  
O  
M  
M  
I  
S  
S  
A  
I  
R  
E  
L  
I  
B  
E  
R  
T  
Y

Raphaël Majan  
**SHOPPING  
SANGLANT**

  
**P.O.L**

Extrait de la publication



# SHOPPING SANGLANT

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004  
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004  
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004  
LES JAPONAIS, 2004  
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005  
L'AUTEUR DE POLARS, 2005  
CRUELLE TÉLÉ, 2005  
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005  
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006  
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006  
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006  
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006  
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007  
ADIEU LES PAUVRES, 2007  
DU CARNAGE À LA UNE, 2007  
BREF MARIAGE, 2007  
L'EXAMEN DE CONDUITE, 2008  
AU CIRQUE, LES ORPHELINS, 2008  
ESPION ES-TU LÀ ?, 2008

Raphaël Majan



U  
N  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

# SHOPPING SANGLANT

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2008  
ISBN : 978-2-84682-284-8  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## Connerie de pull

**J**eudi 10 janvier 2008, après une bonne nuit solitaire où il n'y avait personne pour le déranger, le commissaire se réveille de bonne humeur. Ce n'est pas tous les jours. Même avoir dormi si longtemps, au point qu'il est un peu en retard, ne parvient pas à le chagriner. Le petit déjeuner expédié, il s'habille. Et là, les choses commencent à se gâter. Déjà, il ne lui reste aucun slip propre. La femme de ménage n'a pas été fichue de lui rapporter les autres hier comme prévu, elle était souffrante ou il ne sait quoi, mais le fait est qu'il devra porter le même deux jours de suite. Bon, il

n'en mourra pas, seulement ça tombe mal le jour où le préfet doit passer au commissariat, en fin d'après-midi, pour signifier sa satisfaction.

Ça fait en effet aujourd'hui deux ans pile que Wallance a résolu l'affaire de l'assassinat de Christiane Pourrissien et de la fameuse Vanessa (de son vrai nom Odile de Gouran-Bouran) et mis fin aux actions honteuses qui polluaient l'univers de la pornographie<sup>1</sup>. Avec leur vivacité coutumière, la bureaucratie et la hiérarchie symbolisées par le préfet ont enfin décidé de s'en rendre compte. Alors qu'avant-hier, le commissaire Liberty a mené à son terme une affaire à ses yeux encore plus intéressante, puisque son permis de conduire était en jeu, avec également deux assassinats à la clé, et qu'il va peut-être encore devoir attendre deux ans moins deux jours, au rythme où on travaille dans les bureaux de la préfecture, pour recevoir des félicitations, si jamais il les reçoit<sup>2</sup>. La plupart du temps, c'est pour la gloire qu'il travaille, c'est-à-dire pour

---

1. Voir *Au beau milieu du sexe*.

2. Voir *L'Examen de conduite*.

la gloire intérieure, celle du boulot bien fait ainsi qu'il est le seul à le savoir. Car le commissaire a sa manière bien à lui d'œuvrer pour le bien national, n'hésitant pas à commettre des crimes si le besoin s'en fait sentir, par exemple parce que quelqu'un l'a énervé et tout le monde s'en serait débarrassé pareil s'il en avait le pouvoir, le courage et l'impunité, mais enquêtant ensuite avec un tel zèle qu'un ou une coupable se retrouve implacablement en prison, assurant aux braves gens un sommeil solide.

Le slip, ça va. Il n'est pas impeccable mais personne que lui ne peut le savoir à moins d'aller fouiller dans son entrejambe ou entrefesses, ce qui ne devrait pas être la première préoccupation du préfet. Quant à sa dernière paire de chaussettes, son orteil droit sort du tissu, ça arrive. La dernière chemise blanche qu'il voulait porter pour l'occasion, la femme de ménage a dû l'embarquer aussi, il faudra en mettre une à rayures. Ce n'est pas non plus un drame, avec le chandail dessus on n'y verra pas grand-chose, mais, ajouté au slip et à la chaussette, ça commence à agacer pour de bon. Et le chandail, justement. Dans son esprit, il a le choix entre deux

(les deux autres sont au nettoyage). Or, à peine a-t-il enfilé le beige clair qu'il se regarde devant son petit miroir et ne peut que constater les méfaits réalisés par le jus de tomate goulûment assaisonné qu'il y a renversé il y a quinze jours. Il croyait que c'était celui-ci qu'il avait envoyé au nettoyage, pas du tout, c'était manifestement l'autre beige clair qui n'en avait aucun besoin. Ça lui apprendra à en avoir deux de la même couleur mais, en attendant, ça l'oblige à enfiler le vert pomme qu'il n'adore pas (il n'aurait jamais choisi cette couleur mais c'est un cadeau de sa mère). Et, comme il tire dessus vu que le chandail est maintenant un peu juste, lui saute aux yeux un trou au-dessus du nombril qui laisse apparaître sa chemise. Pour le coup, ça tombe bien qu'elle ne soit pas blanche, mais elle est quand même suffisamment claire pour jurer avec le vert pomme et apparaître aux yeux éventuels de tous. Tant pis, il n'a pas le choix. Mais l'ensemble, plus les frais inutiles occasionnés par le nettoyage du chandail propre, suffit à emporter les vestiges de sa bonne humeur matinale et à le placer dans cet état d'agacement qui lui a valu ses plus beaux assassinats.

Un autre motif d'énervement l'attend au commissariat. Hier soir, après qu'il était parti, Fagis, son collaborateur arriviste qu'il déteste, a réussi à mettre le grappin sur Eugène de Lischterpod, pseudonyme d'un truand notoire dont on n'a pas encore pu déterminer la véritable identité, sur le dos de qui il semble capable de fourrer l'assassinat d'Antoine Pi, que sa bande appelait affectueusement 3,14116, survenu cinq minutes auparavant à l'issue de ce qu'il est convenu de nommer un règlement de comptes. Wallance trouve cette appellation stupide puisqu'il lui semble qu'elle s'applique peu ou prou à l'ensemble des crimes. Toujours est-il que, par chance ou travail ou intelligence – le commissaire penche pour la première hypothèse –, Fagis a chopé le type et l'a flanqué en garde à vue avant de rentrer dîner, et ce matin est le moment de l'interrogatoire. Wallance est furieux de devoir ainsi contribuer à la gloire et peut-être même à la carrière de son subordonné, mais ce serait mal vu d'innocenter de quoi que ce soit Eugène de Lischterpod qui a sur la conscience, en

plus de tous ses autres crimes, l'assassinat improuvé de deux policiers.

Le type est un dur. Il n'avoue rien, même pas son nom. C'est un problème pour le condamner, comme ces sans-papiers qui deviennent inexpulsables à force d'avoir détruit leurs passeports et qu'on ne sait pas dans quels pays les déporter, on ne peut pas envoyer un pur pseudonyme en prison. En outre, Eugène de Lischterpod nie avoir jamais entendu parler d'Antoine Pi, « à part dans les pages des faits divers », ajoute-t-il avec une ironie bien faite pour exaspérer des policiers. Quand le commissaire entre en salle d'interrogatoire, Fagis est en train de biffer son prévenu à telle force – c'est fou comme nier peut agacer ceux qui vous interrogent – qu'il a dû ôter sa veste et son pull et que des auréoles commencent à apparaître autour de ses aisselles.

L'arrivée de Wallance est une agréable détente pour tous.

– Bonjour, commissaire Liberty. Mieux vaut tard que jamais, dit cet odieux Fagis, comme si les subordonnés étaient responsables des heures de travail de leurs supérieurs.

Si c'était le cas, estime Wallance, lui-même dirait sa manière de penser au divisionnaire Gou.

– Bonjour, commissaire Liberty, dit Nathalie Malicorne. Un petit camarade vous a retenu au lit ?

Depuis que Kevin Rocamadour, jeune homosexuel amoureux du commissaire, prétend être arrivé à ses fins, les bruits les plus pédérastiques courent sur Wallance, et ça arrange bien la séduisante Guadeloupéenne de s'en faire l'écho, puisqu'elle espère par ce stratagème se tenir à distance du harcèlement éhonté de son supérieur<sup>1</sup>.

– Bonjour, commissaire, dit son fidèle Lavraut, collaborateur idéal. Tout va être plus facile maintenant que vous êtes là.

Wallance est en outre reconnaissant à Lavraut de ne pas employer ce surnom de Liberty qui lui vient d'une référence au western de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et qui l'agace, surtout quand il est prononcé avec une affection hypocrite comme ce vient d'être le cas.

– Bonjour, commissaire, dit Eugène de Lischter-

---

1. Voir *Vacances merveilleuses* et les épisodes suivants.

pod comme parlant à un égal. Pourriez-vous mettre fin à ces brutalités, je vous prie ?

– Oui, qu'est-ce que ça veut dire, Fagis ? Ces méthodes ne sont pas celles d'un démocrate, vous ne ferez pas carrière ainsi.

– Vous croyez, commissaire ? dit Fagis comme toujours épouvanté quand il craint que son horizon professionnel se bouche et gardant pour une fois « Liberty » dans la gorge. Vous-même, pourtant...

Wallance ne le laisse pas faire allusion aux multiples gifles qu'il lui est arrivé de donner (et que, de fait, on lui reproche plus que ses assassinats) et lui cloue le bec, moins spirituellement qu'il n'aurait souhaité, toutefois.

– Les circonstances n'étaient pas les mêmes.

Elles ne sont jamais les mêmes, comme le fleuve dans lequel personne n'a jamais fait trempette deux fois.

– C'est exprès parce que le préfet vient nous rendre hommage que vous avez mis un pull troué, commissaire Liberty ? dit Nathalie Malicorne, tel le père Ubu s'adressant à son épouse.

– Déjà qu’il ne doit pas être trop joli intact, commissaire Liberty, dit Fagis qui reprend vite du poil de la bête. Et regardez, je peux y mettre le doigt.

Et l’infâme subordonné passe en effet l’index dans le trou du chandail, ce qui, d’une part, est désinvolte et quasi grossier, et, de l’autre, agrandit le trou.

– Ah, vous aimez les rayures, commissaire Liberty? dit Nathalie Malicorne maintenant que sa chemise éclate au grand jour. On est décidément faits pour ne pas s’entendre.

– Je vous trouve très élégant, commissaire, dit Lavraut pour qui rendre le monde meilleur et les relations humaines plus sereines n’est pas seulement l’ambition d’une vie mais la tâche de chaque instant.

– C’est un pull de con, dit Eugène de Lischterpod. Il y a déjà le trou de fait pour que la balle ne le déglingue pas.

On se demande pourquoi le prévenu parle ainsi mais ça fait rire Nathalie Malicorne et Fagis tandis que Lavraut tente de conserver son sérieux, alors que lui aussi trouve ça assez drôle, et que le commissaire est fou de rage mais se contient encore.

– Reprenez l’interrogatoire, dit-il, histoire de donner carte blanche à Fagis.

C’est ainsi que le comprend l’ambitieux qui recommence à taper à pleines mains.

– Aïe, dit Eugène de Lischterpod devant la violence de l’attaque.

– Il fallait y penser avant, dit Fagis.

– Et vos victimes, vous croyez qu’elles n’avaient pas envie de dire « Aïe » elles aussi ? dit Nathalie Malicorne, féministe ardente et à ce titre chargée de l’aspect sentimental de l’action policière.

– Bien fait, dit Wallance.

– Avouez et vous n’aurez plus mal, dit Lavraut.

– Vous êtes vraiment des connards, dit Eugène de Lischterpod, les flanquant tous dans le même sac malgré l’effort qu’ils font pour se différencier.

– C’est ce qu’on va voir, dit Fagis.

Et, sans logique apparente, il tape encore plus fort sur l’insulteur, par ailleurs assassin présumé, jusqu’à la catastrophe qui tombe spécialement mal aujourd’hui.

Fagis ayant heurté le nez par mégarde et tapé tout le reste du visage de toutes ses forces, deux réactions se font jour chez la victime, chacune pour le mal-

heur de Wallance qui n'y est pourtant pour rien. À savoir que, un, le sang éjecté du nez d'Eugène de Lischterpod se dirige uniment vers les cheveux, les yeux, les joues et le chandail du commissaire, deux, le vomi partant de la gorge du susdit suit exactement le même itinéraire jusqu'à semblables destinations.

– Il n'avoue pas les meurtres mais, ce qu'il pense de vous, il n'a pas peur de l'avouer, commissaire Liberty, dit Fagis en se tordant pendant que Wallance s'essuie avec la première chose qui lui tombe sous la main et qui est il ne sait quel dossier, la bureaucratie n'est pas sa spécialité.

– Et précisément aujourd'hui, commissaire Liberty, dit Nathalie Malicorne, écroulée de rire elle aussi. Le préfet ne doit pas être habitué à voir des policiers dans cet état.

– Ça prouvera aux yeux de tous les risques que le commissaire est prêt à prendre pour le pays, dit Lavraut pour faire taire les rieurs, comme si le sang dégueulassant Wallance venait d'une blessure conquise au champ d'honneur, pour le vomi on ne sait pas.

– Que se passe-t-il, Liberty ? dit le commissaire divisionnaire Gou en entrant comme une fleur. Songez que le préfet nous fait l'honneur de nous rendre visite ce soir, ajoute-t-il avec le respect de la hiérarchie attaché au cœur de tous les gradés et en prenant soin quand même de ménager un subordonné qui a le meilleur pourcentage de résolutions d'assassinats de tous les commissaires.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Wallance. Il n'y paraîtra rien ce soir, M. le divisionnaire.

Il trouvera bien un moment dans la journée pour se payer un autre chandail, n'en déplaie à son portefeuille, et dans le même mouvement un slip ou deux et des chaussettes.

Après le ministre, le préfet : le commissaire se dit que les rencontres avec les grands hommes ne lui valent rien<sup>1</sup>. À cause de sa modestie, sans doute.

---

1. Voir *La Légion d'honneur*.

## Dans le vomi

**L**e chandail, ce sera sûrement impossible de le ravoir, mais les cheveux et le visage, ça peut s'essuyer. Wallance va faire un petit tour au lavabo des toilettes. Sous prétexte de l'aider, tout le monde l'y suit, sauf, bien sûr, Gou qui se sentirait déshonoré de participer à des tâches subalternes et doit avoir son petit entretien d'embauche quotidien à faire passer à une jeune apprentie stagiaire.

Avec de l'eau sur le visage, celui-ci devient immédiatement tout à fait présentable, c'est-à-dire comme d'habitude. Le commissaire a aussi enlevé

les taches les plus voyantes dans les cheveux, plus de trace de sang ni de vomi, et estime dans un premier temps que c'est suffisant.

– Mais il faut vous laver les cheveux, commissaire Liberty, dit Nathalie Malicorne.

– Vous croyez ? dit-il.

Ça lui semble une opération un peu compliquée à mener devant des subordonnés, il craint que son prestige n'en sorte pas grand.

– Bien sûr, dit Fagis. Vous puez, commissaire Liberty.

C'est un argument, incontestablement, mais il est tout aussi incontestable qu'on n'aime pas se le voir exprimer, surtout sur ce ton.

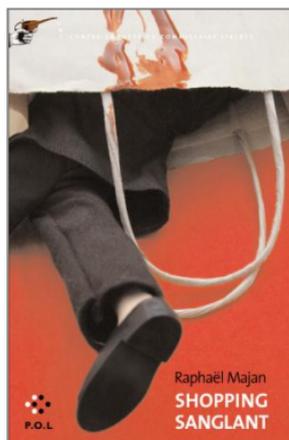
– Les cheveux propres, vous serez magnifique, dit Lavraut, toujours désireux de contenter les deux camps.

– Mais oui, penchez la tête dans le lavabo, comme chez le coiffeur, et on va vous rendre propre comme un sou neuf, dit Nathalie Malicorne.

– Bon, dit Wallance, prêt à l'épreuve si la Guadeloupéenne lui masse ainsi les cheveux, il n'a jamais eu avec elle un tel contact physique.

Photo de couverture : Antonin Louchard  
Conception graphique : Véronique Puvilland  
Achévé d'imprimer sur Roto-Page en octobre 2008  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2069  
N° d'édition : 161287  
N° d'imprimeur : 08XXXX  
Dépôt légal : novembre 2008

*Imprimé en France*



Raphaël Majan  
**Shopping sanglant**

Cette édition électronique du livre  
*Shopping sanglant* de RAPHAËL MAJAN  
a été réalisée le 27 juin 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2008  
par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782846822848)  
Code Sodis : N38821 - ISBN : 9782846824996  
Numéro d'édition : 161287